

* Commentaires du 23 mars 2014 *

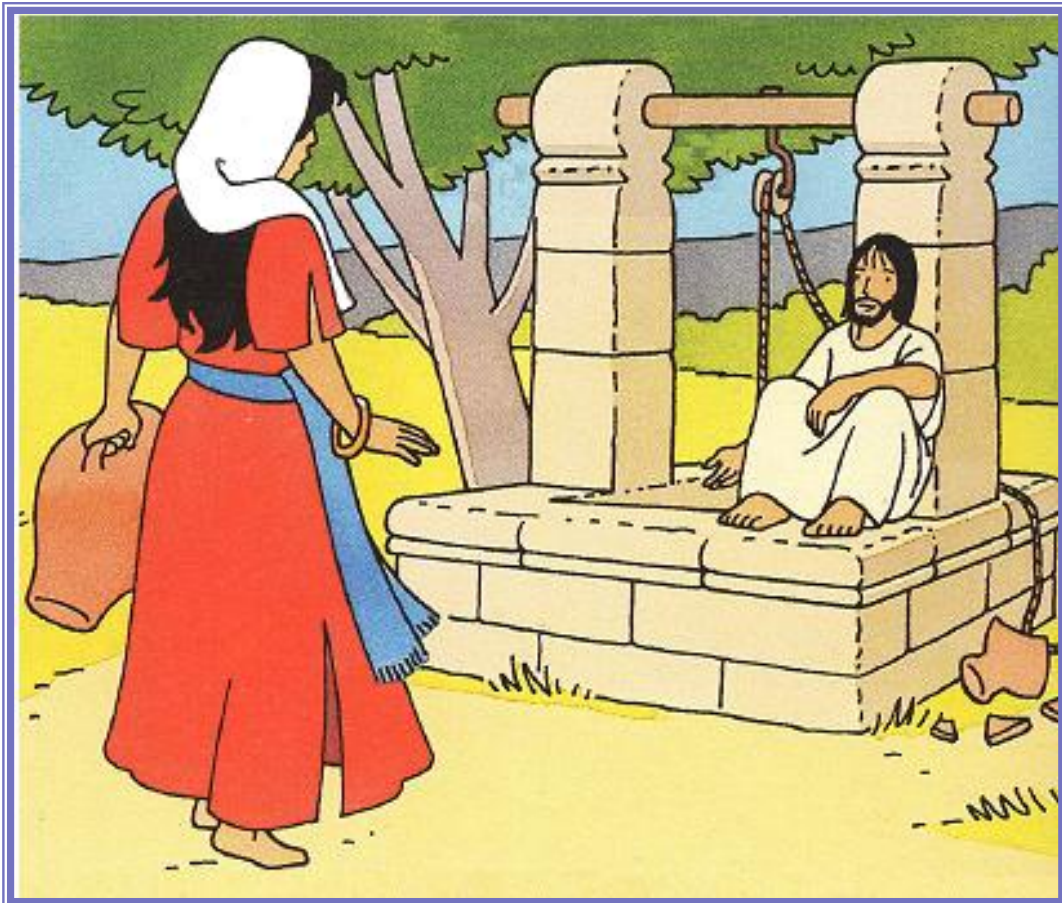
Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

3^e dimanche de Carême, Année A :

» Donne-moi à boire. «



1. Les textes de ce dimanche

1. Ex 17, 3-7
2. Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9
3. Rm 5, 1-2.5-8
4. Jn 4, 5-42

PREMIÈRE LECTURE : Ex 17, 3-7

Livre de l'Exode

17

- 03i Les fils d'Israël campaient dans le désert à Rephidim, et le peuple avait soif. Ils récriminèrent contre Moïse : « Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? »
- 04 Moïse cria vers le Seigneur : « Que vais-je faire de ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront ! »
- 05 Le Seigneur dit à Moïse : « Passe devant eux, emmène avec toi plusieurs des anciens d'Israël, prends le bâton avec lequel tu as frappé le Nil, et va !
- 06 Moi, je serai là, devant toi, sur le rocher du mont Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira ! » Et Moïse fit ainsi sous les yeux des anciens d'Israël.
- 07 Il donna à ce lieu le nom de Massa (c'est-à-dire : Défi) et Meriba (c'est-à-dire : Accusation), parce que les fils d'Israël avaient accusé le Seigneur, et parce qu'ils l'avaient mis au défi, en disant : « Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ex 17, 3-7

On a beau chercher sur la carte du désert du Sinaï, le lieu dit « Massa et Meriba » n'existe pas ; c'est un nom symbolique : Massa veut dire « défi », Meriba veut dire « accusation » parce que, effectivement, c'est l'histoire d'un défi, d'une accusation, presque d'une mutinerie qui s'est passée là. L'histoire se passe à « Rephidim », en plein désert, quelque part entre l'Égypte et Israël : le texte dit simplement : « Les fils d'Israël campaient dans le désert à Rephidim » ; Moïse guide la marche du peuple, hommes, femmes, enfants, troupeaux, de campement en campement, de point d'eau en point d'eau. Mais à l'étape de Rephidim, l'eau a manqué. On imagine bien qu'en plein désert, en pleine chaleur par-dessus le marché, le manque d'eau peut vite devenir gravissime et cela peut dégénérer. En quelques heures, la déshydratation devient une question de vie ou de mort et la panique nous prend.

Et la panique a pris tout le peuple. Que faire dans ces cas-là ? Nos ancêtres du 13ème siècle av.J.C. ont fait exactement ce que nous ferions aujourd'hui : ils s'en sont pris au gouvernement ; et le gouvernement de l'époque, c'est Moïse. C'était tentant de s'en prendre à lui ; parce que c'est bien joli de fuir l'Égypte pour conquérir sa liberté... Mais si c'est pour mourir ici, en plein désert, à quoi bon ? Mieux vaut être esclave et vivant... que libre et mort... Et comme, en plus, on a toujours tendance à embellir les souvenirs, ils

commencent tous à s'attendrir sur le passé et sur les délicieuses marmites et l'eau en abondance qu'ils avaient chez leurs maîtres en Egypte.

En fait, bien sûr, la mutinerie contre Moïse vise quelqu'un d'autre... Dieu lui-même, parce qu'on sait bien que si Moïse a conduit le peuple jusque-là, c'est en se référant à un ordre qu'il dit avoir reçu jadis, quand Dieu lui a parlé dans un buisson en feu et qu'il lui a dit « Descends en Égypte et fais sortir mon peuple »... Mais qu'est-ce que c'est que ce Dieu qui prétend libérer une nation et qui l'amène crever de faim et de soif dans un désert stérile ?

La phrase : « Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? » peut vouloir dire deux choses : dans un premier temps, on trouve que Moïse s'est bien mal débrouillé « tu nous as fait sortir d'Égypte, c'est entendu, mais si c'est pour en arriver là, tu aurais mieux fait de t'abstenir » ... les heures passant, le ton monte et l'angoisse aussi. Et on en arrive à faire un véritable procès d'intention à Moïse et surtout à Dieu : sur le thème : « On a compris ; tu nous as fait sortir, tu nous as amenés au fin fond du désert POUR qu'on y meure de soif, POUR te débarrasser de nous ». La seule bonne attitude, c'aurait été l'inverse : il aurait fallu être capables de faire confiance et de se dire « Dieu nous veut libres, il l'a prouvé, donc il nous fera trouver les moyens de survivre ».

Alors le texte dit que Moïse se mit à crier vers Dieu : « Que dois-je faire pour ce peuple ? S'il ne se passe rien, ils vont me lapider ». Et Dieu répond : « Prends ton bâton, frappe ce rocher sur lequel je suis, il en sortira de l'eau, je vais abreuver mon peuple ». Alors Moïse a frappé le rocher et le peuple a pu étancher sa soif.

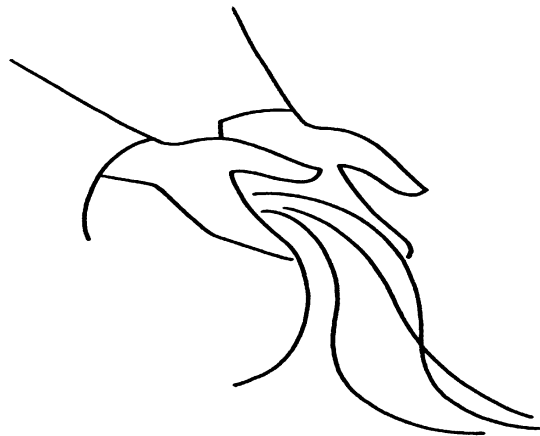
Cette eau qui jaillit, c'est la soif apaisée, d'abord, et déjà c'est un immense soulagement. Mais c'est encore plus : c'est la certitude retrouvée que Dieu est bien là, « au milieu de son peuple » comme on dit, c'est-à-dire à ses côtés et qu'il mène lui-même son peuple sur le chemin de la liberté ... Ce dont on n'aurait jamais dû douter.

Et voilà pourquoi, dans la mémoire d'Israël, ce lieu ne s'appelle plus Rephidim, comme si c'était le nom d'un campement parmi d'autres ; ce qui s'y est passé est trop grave. « Moïse donna à ce lieu le nom de « Massa et Meriba » : c'est-à-dire « Défi et Accusation », parce que les fils d'Israël avaient accusé le Seigneur et parce qu'ils l'avaient mis au défi, en disant « le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? » En langage moderne, on dirait « le Seigneur est-il pour nous ou contre nous ? »

Cette tentation de douter de Dieu est aussi la nôtre quand nous rencontrons des difficultés ou des épreuves : le problème est bien toujours le même, tellement toujours le même qu'on en est venu à dire qu'il est « originel », c'est-à-dire qu'il est à la racine de tous nos malheurs. L'auteur du récit du jardin d'Eden n'a fait que transposer l'expérience de Massa et Meriba pour nous faire comprendre que le soupçon porté sur Dieu empoisonne nos vies. Adam confronté à un commandement qu'il ne comprend pas écoute la voix du soupçon qui prétend que Dieu ne veut peut-être pas le bien de l'humanité... Chacun de nous rencontre des difficultés à faire confiance, quand vient l'épreuve de la souffrance ou la difficulté de rester fidèles aux commandements... Qui nous dit que Dieu nous veut vraiment libres et heureux ?

Quand le Christ enseignait le Notre Père à ses disciples, c'était précisément pour les installer dans la confiance filiale ; « ne nous laisse pas succomber à la tentation » pourrait se

traduire « tiens-nous si fort que nos Rephidim ne deviennent pas Massa », ou si vous préférez « que nos lieux d'épreuve ne deviennent pas lieux de doute ». Dans la difficulté, continuer à appeler Dieu « Père », c'est affirmer envers et contre tout qu'il est toujours avec nous.



PSAUME : Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9

R/ *Aujourd'hui, ne fermons pas notre cœur, mais écoutons...*

Psaume 94

- 01 Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
- 02 Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !
- 06 Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
- 7a Oui, il est notre Dieu ; +
- 7b nous sommes le peuple qu'il conduit,
- 7d Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? +
- 8a « Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
09 et pourtant ils avaient vu mon exploit.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9

Dans la Bible le texte de la dernière strophe que nous venons d'entendre est légèrement différent ; le voici : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa dans le désert, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit ». C'est dire que ce psaume est tout imprégné de l'expérience de Massa et Meriba ; on comprend bien pourquoi nous le chantons pour ce troisième dimanche de Carême, en écho au récit de Massa et Meriba, qui est la première lecture.

Dans cette simple strophe, est résumée toute l'aventure de notre vie de foi, personnelle et communautaire. C'est ce que j'appelle, au vrai sens du terme, la « question de confiance ». Pour le peuple d'Israël, la question de confiance s'est posée à chaque difficulté de la vie au désert : « Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? » ce qui revient à dire « Peut-on lui faire confiance ? S'appuyer sur lui ? Être sûr qu'il nous donnera à chaque instant les moyens de nous en sortir... ? »

La Bible dit que la foi, justement, c'est tout simplement la confiance. Cette question de confiance, telle qu'elle s'est posée à Massa et Meriba, est l'un des piliers de la réflexion d'Israël ; la preuve, c'est qu'elle affleure sous des quantités de textes bibliques ; et, par exemple, le mot qui dit la foi en Israël signifie « s'appuyer sur Dieu » ; c'est de lui que vient le mot « Amen » qui dit l'adhésion de la foi : il signifie « solide », « stable » ; on pourrait le traduire « j'y crois dur comme pierre » (en français on dit plutôt « dur comme fer »).

Toute une autre série de textes brodent sur le mot « écouter », parce que quand on fait confiance à quelqu'un, on l'écoute. D'où la fameuse prière juive, le « Shema Israël » : « Écoute Israël, le Seigneur ton Dieu est le Seigneur UN. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces »... Tu aimeras, c'est-à-dire tu lui feras confiance.

Pour écouter, encore faut-il avoir l'oreille ouverte : encore une expression qu'on rencontre à plusieurs reprises dans la Bible, dans le sens de mettre sa confiance en Dieu ; vous connaissez le psaume 39/40 « tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu m'as ouvert l'oreille » ; ou encore ce chant du serviteur d'Isaïe : « Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille... » (Is 50, 4-5). Et les mots « obéir, obéissance » sont de la même veine : en hébreu comme en grec, quand il s'agit de l'obéissance à Dieu, ils sont de la même racine que le verbe écouter, au sens de faire confiance. En français aussi, d'ailleurs, puisque notre verbe « obéir » vient du verbe latin « *audire* » qui veut dire « entendre ».

Cette confiance de la foi est appuyée sur l'expérience... Pour le peuple d'Israël, tout a commencé avec la libération d'Égypte ; c'est ce que notre psaume appelle « l'exploit de Dieu » : « et pourtant ils avaient vu mon exploit. » Cette expérience, et de siècle en siècle, pour les générations suivantes, la mémoire de cette expérience vient soutenir la foi : si Dieu a pris la peine de libérer son peuple de l'esclavage, ce n'est pas pour le laisser mourir de faim ou de soif dans le désert.

Et donc, on peut s'appuyer sur lui comme sur un rocher... « Acclamons notre rocher, notre salut », ce n'est pas de la poésie : c'est une profession de foi. Une foi qui s'appuie sur l'expérience du désert : à Massa et Meriba, le peuple a douté que Dieu lui donne les moyens de survivre... Mais Dieu a quand même fait couler l'eau du Rocher ; et, désormais, on rappellera souvent cet épisode en disant de Dieu qu'il est le Rocher d'Israël.

Le récit du paradis terrestre, lui-même, peut se lire à la lumière de cette réflexion d'Israël sur la foi, à partir de l'épisode de Massa et Meriba : pour Adam, c'est-à-dire chacun d'entre nous, la question de confiance peut se poser sous la forme d'un obstacle, une limitation de nos désirs (par exemple la maladie, le handicap, la perspective de la mort)... Ce peut être aussi un commandement à respecter, qui limite apparemment notre liberté, parce qu'il limite nos désirs d'avoir, de pouvoir... La foi, alors, c'est la confiance que, même si les apparences sont contraires, Dieu nous veut libres, vivants, heureux et que de nos situations d'échec, de frustration, de mort, il fera jaillir la liberté, la plénitude, la résurrection.

Pour certains d'entre nous la question de confiance se pose chaque fois que nous ne trouvons pas de réponse à nos interrogations : accepter de ne pas tout savoir, de ne pas tout comprendre, accepter que les voies de Dieu nous soient impénétrables exige parfois de nous une confiance qui ressemble à un chèque en blanc... Il ne nous reste plus qu'à dire comme Pierre à Capharnaüm, « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ».

Quand Saint Paul dit dans la lettre aux Corinthiens « Laissez-vous réconcilier avec Dieu » on peut traduire « Cessez de lui faire des procès d'intention, comme à Massa et Meriba » ou quand Marc dit dans son Evangile « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle », on peut traduire « croyez que la Nouvelle est bonne », c'est-à-dire croyez que Dieu vous aime, qu'il n'est que bienveillant à votre égard.

Ce choix résolu de la confiance, il est à refaire chaque jour : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? » Je lis cette phrase comme très libérante : chaque jour est un jour neuf, aujourd'hui, tout est de nouveau possible. Chaque jour nous pouvons réapprendre à « écouter », à « faire confiance » : c'est pour cela que ce psaume 94 est le premier chaque matin dans la liturgie des heures ; et que chaque jour les juifs récitent deux fois leur profession de foi (le *Shema Israël*) qui commence par ce mot « Écoute ». Et le texte d'Isaïe que je citais tout à l'heure à propos du Serviteur le dit bien : « Le Seigneur Dieu m'a donné une langue de disciple... Matin après matin, il me fait dresser l'oreille, pour que j'écoute, comme les disciples. »

Dernière remarque, le psaume parle au pluriel : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? »... Cette conscience de faire partie d'un peuple était très forte en Israël ; quand le psaume 94 dit « Nous sommes le peuple que Dieu conduit », là non plus, ce n'est pas de la poésie, c'est l'expérience d'Israël qui parle ; dans toute son histoire, on pourrait dire qu'Israël parle au pluriel. « Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous » sous-entendu sans vous demander où vous en êtes chacun dans votre sensibilité croyante ; nous touchons peut-être là un des problèmes de l'Église actuelle : dans la Bible, c'est un peuple qui vient à la rencontre de son Dieu... « Venez, crions de joie pour le Seigneur, acclamons notre rocher, notre salut ! »

DEUXIÈME LECTURE : Rm 5, 1-2.5-8

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

5

- 01i Frères, Dieu a fait de nous des justes par la foi ; nous sommes ainsi en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ,
- 02 qui nous a donné, par la foi, l'accès au monde de la grâce dans lequel nous sommes établis ; et notre orgueil à nous, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu.
- 05 et l'espérance ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné.
- 06 Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les coupables que nous étions. –
- 07 Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être donnerait-on sa vie pour un homme de bien.
- 08 Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs.

Le chapitre 5 marque un tournant dans la lettre aux Romains : jusque-là, Paul parlait du passé de l'humanité (des païens comme des croyants) ; désormais il parle de l'avenir, un avenir transfiguré pour les croyants, par la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Peut-être pour comprendre la pensée de Paul, faut-il lire ce texte en commençant par la fin : premièrement, le Christ a accepté de mourir pour nous, alors que nous étions pécheurs ; deuxièmement, l'Esprit Saint nous a été donné, et avec lui, c'est l'amour même de Dieu qui s'est répandu dans nos cœurs ; troisièmement, désormais, tout notre orgueil est là, nous espérons et nous savons que nous aurons part à la gloire de Dieu.

Premièrement, le Christ a accepté de mourir pour nous, alors que nous étions pécheurs ; la formule « pour nous » en français est ambiguë : elle ne signifie pas « à notre place » ; comme si les condamnés à mort que nous étions avaient pu se faire remplacer par lui. « Pour nous » veut dire « en notre faveur ». « Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort en faveur des coupables que nous étions », dit Paul.

De quoi étions-nous coupables ? De toute la haine et la violence qui envahissent la vie des hommes, tout cela, bien souvent, par amour de l'argent ou du pouvoir...

De quoi étions-nous coupables ? De cette espèce de dévoiement général que Paul décrit au début de cette lettre aux Romains, et qui fait qu'on a bien souvent envie de dire « pauvre humanité » ; faite pour la paix, la tendresse, l'amour, le partage des biens et des joies, l'humanité a laissé s'installer des germes sans cesse renaissants de divisions, d'injustice et donc de haine et on a bien peur que ce soit sans issue ; Jésus prend cette situation à bras le corps et il la combat jusqu'à en mourir ; il vient dire ce qui est pourtant simple, mais que nous avons bien du mal à entendre : il vous faut retrouver le seul chemin qui mène au bonheur ; dussé-je en perdre la vie, je vous montrerai jusqu'au bout ce qu'aimer et pardonner veut dire. Et alors il vous suffira de me suivre, de prendre le même chemin que moi pour vous retrouver, avec moi, dans le monde pour lequel vous êtes faits, celui de la grâce et de l'amour.

Deuxièmement, l'Esprit Saint nous a été donné, et avec lui, c'est l'amour même de Dieu qui s'est répandu dans nos cœurs ; ce que Paul dit là, c'est que, mystérieusement, mais de façon certaine, dans ce paroxysme d'amour du Fils de Dieu qu'a été la passion et la croix, l'Esprit de Dieu s'est répandu sur le monde. Jusqu'à ce chapitre 5, la lettre aux Romains ne mentionne jamais l'Esprit Saint sauf dans les toutes premières lignes qui constituent l'adresse. Mais, dans le corps de la lettre, c'est la première fois que Paul en parle, et ce n'est sûrement pas un hasard ; c'est justement le moment où il parle de la croix du Christ ; le lien entre les deux versets est frappant : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les coupables que nous étions. »

Saint Jean fait exactement le même rapprochement dans son évangile ; déjà au moment de la fête des tentes quand Jésus avait parlé de l'eau vive : « Le dernier jour de la fête, qui est aussi le plus solennel, Jésus, debout, se mit à proclamer : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à

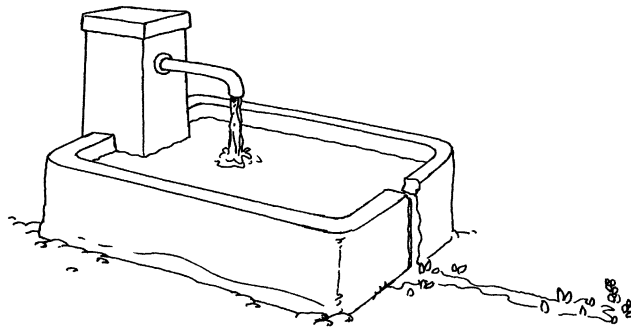
moi, et qu'il boive celui qui croit en moi. Comme l'a dit l'Écriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive.

Et Jean ajoute : Il désignait ainsi l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; en effet, il n'y avait pas encore d'Esprit (sous-entendu donné aux croyants) parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » (Jn 7, 37-39). Et, au moment de la mort du Christ, pour montrer que cette promesse est accomplie, Jean note « Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : Tout est achevé ; et, inclinant la tête, il remit l'esprit. » (Jn 19, 30).

Troisièmement, désormais, tout notre orgueil est là, nous espérons et nous savons que nous aurons part à la gloire de Dieu. Paul utilise plusieurs fois le mot « orgueil » ou le verbe « s'enorgueillir » dans sa lettre et il a une position très ferme là-dessus ; elle tient en deux points : tout d'abord, nous n'avons en nous-mêmes aucun motif d'orgueil, quelles que soient nos bonnes œuvres ; ce serait oublier que tout nous vient de Dieu, y compris le peu de vertu que nous avons. En revanche, et c'est le deuxième point, nous avons le droit d'être orgueilleux des dons de Dieu, à partir du moment où nous avons découvert à quel destin fabuleux Dieu nous invite ; déjà son Esprit nous habite ; et mieux encore, nous savons quelle gloire nous attend, quand ce même Esprit, justement, aura transformé nos cœurs et nos corps à l'image du Christ ressuscité. Le récit de la Transfiguration, dimanche dernier, nous en a donné comme un avant-goût.

Quel chemin depuis Massa et Meriba, le récit du peuple soupçonneux de notre première lecture ! Un chemin que seule notre foi en Jésus-Christ peut nous faire parcourir : « notre Seigneur Jésus Christ nous a donné, par la foi, l'accès au monde de la grâce dans lequel nous sommes établis ; et notre orgueil à nous, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu. »

Dernière remarque : cet Esprit que Jésus nous a transmis, c'est l'Esprit même de Dieu, c'est-à-dire l'amour personnifié ; cette certitude devrait vaincre toutes nos peurs. Avec lui, les croyants d'abord, toute l'humanité ensuite, vaincront les forces de division. C'est une certitude puisque « l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. »





LA SAMARITAINE AU PUIXS. Catacombe de Via Latina

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean

4

05i Jésus arrivait à une ville de Samarie appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph,

06 et où se trouve le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était assis là, au bord du puits. Il était environ midi.

07 Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. »

08 (En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter de quoi manger.)

09 La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » (En effet, les Juifs ne veulent rien avoir en commun avec les Samaritains.)

10 Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

11 Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; avec quoi prendrais-tu l'eau vive ?

12 Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ? »

13 Jésus lui répondit : « Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif ;

14 mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle. »

15 La femme lui dit : « Seigneur, donne-la-moi, cette eau : que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »

16 Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens. »

- 17 La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari. » Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari,
- 18 car tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari : là, tu dis vrai. »
- 19 La femme lui dit : « Seigneur, je le vois, tu es un prophète. Alors, explique-moi :
- 20 nos pères ont adoré Dieu sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut l'adorer est à Jérusalem. »
- 21 Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père.
- 22 Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons, nous, celui que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.
- 23 Mais l'heure vient - et c'est maintenant - où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père.
- 24 Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer. »
- 25 La femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses. »
- 26 Jésus lui dit : « Moi qui te parle, je le suis. »
- 27 Là-dessus, ses disciples arrivèrent ; ils étaient surpris de le voir parler avec une femme. Pourtant, aucun ne lui dit : « Que demandes-tu ? » ou : « Pourquoi parles-tu avec elle ? »
- 28 La femme, laissant là sa cruche, revint à la ville et dit aux gens :
- 29 « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Messie ? »
- 30 Ils sortirent de la ville, et ils se dirigeaient vers Jésus.
- 31 Pendant ce temps, les disciples l'appelaient : « Rabbi, viens manger. »
- 32 Mais il répondit : « Pour moi, j'ai de quoi manger : c'est une nourriture que vous ne connaissez pas. »
- 33 Les disciples se demandaient : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? »
- 34 Jésus leur dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.
- 35 Ne dites-vous pas : 'Encore quatre mois et ce sera la moisson' ? Et moi je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs qui se dorment pour la moisson.
- 36 Dès maintenant, le moissonneur reçoit son salaire : il récolte du fruit pour la vie éternelle, si bien que le semeur se réjouit avec le moissonneur.
- 37 Il est bien vrai, le proverbe : 'L'un sème, l'autre moissonne.'
- 38 Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas pris de peine, d'autres ont pris de la peine, et vous, vous profitez de leurs travaux. »
- 39 Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause des paroles de la femme qui avait rendu ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. »
- 40 Lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y resta deux jours.
- 41 Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de ses propres paroles,
- 42 et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant ; nous l'avons entendu par nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde. »

Jésus est de passage en Samarie, en route vers la Galilée ; il a quitté la Judée où les Pharisiens commencent à le surveiller ; il est environ midi : pourquoi Jean précise-t-il l'heure ? Dans un pays chaud, ce n'est pas l'heure d'aller puiser de l'eau ; la Samaritaine, mal vue dans son village, choisit-elle cette heure précisément pour ne rencontrer personne ? Ou bien Jean veut-il nous faire entendre que c'est l'heure de la pleine lumière et que la lumière du monde vient de se lever sur la Samarie, avec la révélation du Messie ? Car aux yeux des Pharisiens la Samarie passait pour avoir bien besoin de conversion.

La brouille entre Judéens et Samaritains remontait loin : du côté de Jérusalem, on considérait depuis longtemps les Samaritains comme des hérétiques, parce que certains d'entre eux descendaient de populations païennes installées là par l'empire assyrien après la conquête de Samarie. Mais, soyons francs, les Samaritains le leur rendent bien ; car il n'y a quand même pas que des descendants de populations déplacées parmi eux ; il y a des descendants des tribus du Nord et qui essaient tout autant que les habitants de Jérusalem de rester fidèles à la loi de Moïse ; et ils trouvent tout autant de reproches à faire à ceux qui se croient plus purs qu'eux à Jérusalem. L'inimitié est donc parfaitement réciproque et la méfiance mutuelle n'a fait que se durcir au cours des siècles ; on la ressent très nettement à l'époque du Christ. D'où l'étonnement de la femme de Samarie : un Juif s'abaisserait-il à lui demander quelque chose ?

Mais simplement parce qu'elle l'a écouté, Jésus peut lui proposer le don véritable « Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te parle » ; le don de Dieu, c'est Jésus lui-même ; c'est de le connaître : Jésus le redit dans sa dernière prière, toujours dans l'évangile de Jean « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi et celui que tu as envoyé » (Jn 17, 3).

Bien qu'ils soient des hérétiques aux yeux des Pharisiens de Jérusalem, les Samaritains attendent, eux aussi, le Messie et ils savent qu'il leur fera tout connaître : comme la Samaritaine le dit à Jésus « Je sais qu'il vient le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, il nous fera connaître toutes choses ». Simplement parce qu'elle a accepté le dialogue, parce qu'elle a été ouverte, parce qu'elle a demandé de bonne foi une explication sur ce qu'il fallait faire pour plaire à Dieu, elle peut entrer dans cette connaissance du Messie « Je le suis, moi qui te parle ».

Tout au long de ce récit, Jean nous fait comprendre qu'avec la venue du Messie, la face du monde est changée : toutes les questions ont trouvé leur réponse, les temps sont accomplis : l'heure vers laquelle tendait toute l'histoire humaine a sonné. Désormais, le culte n'est plus une affaire de lieu, de temple, de montagne. L'eau vive jaillit dans chaque cœur croyant : « Celui qui boira de cette eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle ». Vous avez remarqué l'insistance de Jésus sur le don : avec le Dieu d'amour tout est don et pardon ; la Samaritaine qui se sait bien peu vertueuse accueille tout simplement, (plus simplement que d'autres, peut-être ?) le don et le pardon.

Et quand Jésus parle de source jaillissante, il veut peut-être dire que l'eau qui jaillit des cœurs croyants peut désormais en abreuver d'autres ? En tout cas c'est ce que vivra la Samaritaine qui aussitôt va dire à toute la ville « J'ai rencontré le Messie ».

Complément

L'eau courante n'apporte pas avec elle que des bienfaits ; nous ne connaissons plus les rencontres autour du puits, le puits en plein désert ou le puits du village : combien de relations sont nées là, combien de mariages dans la Bible ? Après d'un puits, le serviteur d'Abraham a rencontré Rébecca, celle qui devait devenir la femme d'Isaac ; auprès d'un puits, Jacob s'est épris de Rachel ; auprès d'un puits de Palestine, Jésus entame l'un des dialogues les plus célèbres de l'évangile de Jean, le dialogue avec celle qu'on appelle désormais la Samaritaine.



Lucas van Leyden, 1519